

LA THÉORIE DU SYMBOLE CHEZ JOAQUÍN XIRAU

Alain GUY (Toulouse)

Joaquín Xirau fut l'un des meilleurs philosophes espagnols de notre époque ; né à Figueras en 1895, il est mort en exil à Mexico en 1946 ; professeur de philosophie à l'Université de Barcelone de 1921 à 1939, disciple de la *Institución Libre de Enseñanza* et aussi d'Ortega y Gasset, spiritualiste original, il a composé plusieurs ouvrages remarquables, comme *Amor y Mundo*, *Lo fugaz y lo eterno*, *La filosofía de los valores*. Parmi ses nombreux articles, nous ferons un sort à *Tres actitudes : poderio, magia e intelecto*, paru dans la grande revue *Cuadernos Americanos* (Mexico, año V, N° 3, mai-juin 1946, pp. 79-103), qui renferme une intéressante conception du symbolisme.

L'activité symbolique est décrite par Xirau en opposition, d'une part, avec « l'action directe », où seules entrent en jeu des forces physiques, sans intention ni compréhension, et d'autre part avec la fonction d'intelligence, objective et scientifique.

Au stade liminaire de l'expérience humaine, se profile l'attitude de « pouvoir », qui émane du mécanisme brutal de l'action et de la réaction et qui s'apparente au réflexe, par son caractère spontané et aveugle. « C'est un état de conscience sourde, le germe minimum d'une conscience éveillée » (p. 81). Tel est le cas de l'homme plongé dans une distraction extrême ou dans une fureur incoercible. A ce niveau, on ne peut encore parler d'un « monde », c'est-à-dire d'un système de réalités fixe et organique, au sein duquel nous pouvons nous orienter. Il arrive parfois aux protagonistes eux-mêmes de notre civilisation technicienne de faire retour, pour quelques instants et par force, à ce stade élémentaire : par exemple, un conducteur de véhicule rapide ne prête plus attention au paysage pour lui-même, qui devient seulement alors le cadre d'un itinéraire de route à parcourir ; semblablement, un aviateur de bombardement tend à oublier les habitants de la ville qu'il va détruire, pour ne voir sous ses pieds qu'un objectif de combat. Ici, le mécanisme de l'apprenti sorcier se déchaîne pour son propre compte. Commune aux forces

telluriques, aux animaux et aux hommes, une telle attitude consiste à *s'imposer* aux forces hostiles qui nous entourent.

Mais l'action impulsive — celle que René Le Senne appelait l'urgence — trouve bientôt sa propre limite dans les caprices du hasard ; en effet, ici, tout est imprévisible ; une pierre qui tombe peut écraser quelque chose ou, au contraire, se désintégrer : tout dépend de la nature de son point de chute : ardoise ou quartz ? C'est pourquoi un deuxième mode mental ne tarde pas à nous solliciter : l'univers du symbolisme ou, si l'on préfère, l'attitude magique. Pour passer au symbole, il faut « substituer à la percussion le détour, retarder l'effet pour assurer le résultat » (p. 83).

Déjà les animaux supérieurs s'en montrent capables, qui font parfois alterner la violence et la persuasion ou qui se révèlent accessibles aux réflexes conditionnés, dont Xirau souligne, à bon droit, qu'ils ne sont pas si simples qu'on le croit souvent, car « ils se fondent sur la possibilité d'une action indirecte et à distance ; pour que cela soit possible, il est nécessaire et suffisant que ce avec quoi j'entre en rapport soit, en quelque manière et dans le sens le plus général et imprécis du mot, un agent personnel, capable de réagir devant moi par la médiation d'un mécanisme de signes, analogue à celui que j'ai employé pour le mettre en mouvement, pour le provoquer ou pour le persuader » (p. 83).

Cet appel au symbole requiert un « monde », un cosmos, à la fois distinct de moi et pourtant qui me soit ouvert, doué de caractéristiques irréductibles, qui se traduisent en moi par des sensations. Prolongeant, comme l'a vu Bergson, le mouvement naturel, l'homme va ici tenter une compénétration vitale avec tous les autres. « Seid umschlungen, Millionen ! » s'exclame Schiller, dans l'*Ode à la Joie*. La nouvelle situation psychique est polarisée par l'expansion de la sensibilité et de l'imagination. « Se situer devant le monde dans une attitude surtout émotive, c'est revêtir les centres d'activité et de propulsion, au sein desquels nous vivons en plein dynamisme, de toute la richesse sensorielle qui se cache dans son mystère ; c'est découvrir un pouvoir d'initiative dans le combat ou dans l'équilibre qui résulte de la collision de ses forces ; c'est les sentir amicales ou hostiles, insinuantes ou redoutables, belles ou laides, sereines ou perturbatrices » (p. 84).

Partout se propose ainsi à nous une activité de *sympathie*, qui semble recueillir le vieux mot des Stoïciens, chéri par Leibniz : *Sumproia panta* (« tout est conspirant »). L'homme est convaincu qu'il peut entrer en relations avec toutes les entités rigoureusement personnelles qui peuplent l'univers, grâce à une solidarité cosmique sans bornes, que régit la fameuse « loi de participation », définie par Lévy-Bruhl. C'est bien le moment de répéter les vers célèbres : « La Nature est un temple où de vivants piliers... ».

Tel est l'état d'âme de l'enfant qui prend à partie les objets contre lesquels il s'est heurté. Nous entrons ainsi dans l'univers onirique,

mais « c'est un songe réel et vécu avec tous ses besoins, ses appétits, ses aspirations et ses urgences » (p. 85). L'homme n'adopte point une attitude prométhéenne ou faustique devant cette immense Nature, dans laquelle il se trouve immergé ; il se sent plutôt en étroite *communion* avec elle, au sein de la Vie universelle. « Tous les règnes de la nature forment une société, avec des liens de famille et de sang » (*ib.*). Ni l'espace ni le temps ne sauraient entraver cette action efficace, qui s'exerce à distance ; l'ubiquité ne soulève aucune difficulté : c'est le principe même des *Métamorphoses* d'Ovide et de tous les contes de fées — ou de sorcières ! On sait comment dans le totémisme, tous les membres d'une même tribu considèrent qu'ils ont le même ancêtre animal, végétal ou minéral et vont jusqu'à s'identifier à lui. Dans une telle perspective, la mort elle-même apparaît comme quelque chose de contre-nature, provoquée par une volonté hostile et maléfique ou encore par une étourderie qui a entraîné une infraction aux exigences strictes de la *convivence* universelle.

Pour cette tournure d'esprit, le signe-symbole, métaphore, allégorie ou mythe — s'offre comme l'instrument prédestiné de communication : le monde entier n'est-il pas, en effet, rempli de significations à dégager et à interpréter ? Toutes les choses se font mutuellement des signes et nous font des signes, qu'il s'agit de déchiffrer sans délai. Dans cette vue, les Primitifs n'introduisent pas de distinction entre la compréhension et l'action ; connaître, c'est pouvoir : c'est pénétrer au cœur des choses, afin de les modifier. « Déjà l'animal emploie et comprend des signes élémentaires. Le songe affleure à la pointe de l'instinct. La fleur s'allume à la bouche de l'insecte » (p. 87). Chez l'homme, « la signification, qui ruisselle de vie, nous met en contact direct avec le centre palpitant d'agents vivants et comme nous, en quelque manière, personnels » (*ib.*). A ce niveau, le lecteur de Xirau songe à certains ouvrages récents de l'ethnologue Jean Servier, insistant sur le rôle vital des rites en Afrique du Nord, pour l'équilibre humain et social.

On s'explique alors la vertu magique conférée aux *noms*, qui constituent de véritables substituts des choses ; quand un Primitif prend le nom d'un héros légendaire, il s'identifie à lui et en attend légitimement une transfiguration. D'où l'idolâtrie également, par laquelle l'homme « crée les dieux qu'il adore » (p. 88).

Au plan de cette maîtrise des symboles, la réalité me devient présente et je peux exercer sur elle toutes sortes d'influences et de manipulations (cf. tous les rites agraires, par exemple ceux destinés à obtenir la pluie, au moyen du mimétisme) ; dans ces opérations souvent complexes, il y a, tout ensemble, une action *immanente* et une action *transitive*. Le cours même des phénomènes naturels est conçu comme dépendant, en grande partie, de l'activité cérémoniale et symbolique. « L'homme sait parler aux choses pour les rapprocher de son cœur et pour se les rendre propices » (p. 90).

Aux yeux de Xirau, cette conduite de l'homme ne procède cependant pas, en priorité, d'un dessein utilitaire ; sans doute les peintres préhistoriques des grottes-temples ont-ils la conviction que leur représentation picturale des troupeaux assurera à leur clan la prospérité, mais ce n'est là qu'une finalité dérivée et comme de surcroît ; la pensée dominante est de se tenir accordé sur le flot de la vie cosmique et sur sa fécondité généreuse, grâce au mimétisme graphique.

Devant cette mentalité prélogique, Xirau s'interroge ; sans doute, le principe de contradiction en est-il absent. « Les êtres n'ont pas alors de délimitation fixe : ce sont plutôt des effluves ou des halos actifs qui exercent leur influence de tous les côtés et qui peuvent faire partout acte de présence simultanée » (p. 91). Pourtant, un minimum d'identification personnelle doit subsister : « Si je ne me reconnaissais pas, en quelque manière, comme ce que je suis, il ne me serait pas possible de *me* considérer en même temps comme un autre » (*ib.*). Sans cette parcelle de distinction entre les êtres, ce serait la confusion totale et l'empire de la propulsion aveugle, dans l'*apeiron*. L'activité symbolique est, en somme, un mixte : déjà se manifeste en elle, sous une forme nébuleuse, l'activité intellectuelle, qui gît enfouie dans les profondeurs de l'émotivité sensorielle ; ainsi en est-il des jeux de l'enfant, où l'on passe continuellement de la fiction à la réalité, et encore du théâtre antique, où « l'action a une unité, une cohérence analogique, mais qui est une logique dramatique, émotive, sentimentale, personnelle » (p. 92). En fin de compte, la pensée symbolique est le royaume de l'*ineffable*, dominé par la suggestion et l'imagination. Mais, à la différence d'Auguste Comte, Xirau estime qu'elle est indispensable à l'équilibre humain, à côté de l'activité purement physique et de l'activité logique. « Si l'on perd de vue ce conditionnement — et cela tend à arriver tous les jours — les fondements s'écroulent et le temple s'effondre ; comme dans les cités mayas, resurgit alors la forêt vierge menaçante » (p. 103).